

La ville, un florilège de 14 poèmes à travers le temps

Une compilation proposée par Jean-François Martine

Poème N°	Index			page
01	0D_antiquité	Ausone	Ordre des villes célèbres	01
02	0E_Moyen-âge_1180-90	Chrétien de Troyes	extrait de Perceval le gallois	17
03	0F_Renaissance_1558	Joachim du Bellay	Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome	18
04	0G_XVII ^e siècle	Blaise Pascal	Extrait des petits écrits philosophiques et religieux	19
05	0G_XVII ^e siècle	Nicolas Boileau	Les Satyres, in « Les embarras de Paris »	20
06	0I_XIX ^e _1857	Charles Beaudelaire	Spleen, in « Les fleurs du mal »	24
07	0I_XIX ^e _1874	Paul Verlaine	il pleure dans mon cœur, in « Romances sans paroles »	25
08	0I_XIX ^e _1895	Émile Verhaeren	La Ville	26
09	0J_XX ^e _1944	Robert Desnos	La Ville	29
10	0J_XX ^e _1946	Jacques Prévert	Les clefs de la ville	30
11	0J_XX ^e _1973	Hamid Tibouchi	Nous habitons une ville, in « Mer ouverte »	31
12	0K_XXI ^e _2005	Tahar Ben-Jelloun	Ville	32
13	0K_XXI ^e _2016	Villebramar	Brave New World, in « Poèmes pour un autre temps »	33
14	0K_XXI ^e _2020	Kamal Zerdoumi	Beyrouth	35

Poème N°	Sources utilisées
01	Dans l'excellent site remacle.org qui propose de très nombreux textes antiques traduits L'excellent site remacle.org qui propose de très nombreux textes antiques traduits
02	Sur Wikisource.org pour le texte en ancien français, traduction rapide par mes soins
03	Sur le site personnel de Damien B, Bibliothèque poétique, en html classique, rapide à charger
04	poesies.net, une très bonne source de textes poétiques et littéraires... au format txt
05	Sur le site Poética, qui présente bien des poèmes de tous les temps modernes et contemporains
06	Sur poetes.com, un autre site très attrayant pour disposer de textes littéraires et poèmes à télécharger
07	Sur poetes.com, un autre site très attrayant pour disposer de textes littéraires et poèmes à télécharger
08	Sur le site Poética, qui présente bien des poèmes de tous les temps modernes et contemporains
09	poesies.net, une très bonne source de textes poétiques et littéraires... au format txt
10	Via wikipoemes.com, un site encore petit spécialisé dans la poésie des XIX et XX^e siècles.
11	Du site poemes.co, qui présente de nombreux poètes contemporains francophones
12	L'internaute a publié ce poème pour la 8^e édition du « Printemps des poètes »
13	Sur le site Poética, qui présente bien des poèmes de tous les temps modernes et contemporains
14	Sur le site Poética, qui présente bien des poèmes de tous les temps modernes et contemporains

[RETOUR À L'ENTRÉE DU SITE](#)[ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES D'AUSONE](#)

ŒUVRES D'AUSONE

texte numérisé et mis en page par François-Dominique FOURNIER

ORDRE DES VILLES CÉLÈBRES.



[sur les douze Césars](#)

[le jeu des sept sages](#)



ŒUVRES D'AUSONE

ORDRE DES VILLES CÉLÈBRES.

I. Rome[i].

LA première entre les cités, c'est le séjour des dieux c'est Rome dorée.

II. Constantinople et Carthage.

CARTHAGE se lève par déférence devant Constantinople, sans tout à fait lui céder le pas, parce que le troisième rang lui répugne, bien qu'elle n'ose pas aspirer seule au deuxième, qui appartient à toutes deux. L'une prévaut par son antique puissance, l'autre par sa fortune récente. L'une a été, l'autre commence ; l'excellence de ses mérites nouveaux efface l'ancienne splendeur de sa rivale, et force Didon de s'incliner devant Constantin. Carthage accuse les dieux de la honte qui va la, couvrir, si elle cède encore aujourd'hui, elle qui n'accorda qu'avec peine la, préséance à Rome. Que le souvenir de votre antique fortune abaisse votre orgueil. Allez de pair, et rappelez-vous enfin que, sans un bienfait des dieux, vous n'auriez point changé votre puissance et vos noms

si humbles autrefois, alors que vous étiez, toi Lygos la Byzantine, et toi la Punique Byrsa.

III. Antioche et Alexandrie.

ANTIOCHE, où se plaît le laurier d'Apollon, serait, la troisième, si la colonie d'Alexandre acceptait la quatrième place. Mais toutes deux ont le même rang ; et dans le délire de leur ambition, toutes deux luttent de vices, bouleversées sans cesse l'une et l'autre par les désordres de la multitude, par les soulèvements d'une populace forcenée. L'une, défendue par, le Nil, et reculée au loin au sein des terres, est fière de sa richesse et de sa sûreté. L'autre vante sa puissance rivale qui tient tête aux Perses infidèles. Et vous aussi marchez égales, soutenez la gloire du nom macédonien : car c'est Alexandre le Grand qui éleva l'une, et l'autre eut pour fondateur Seleucus, qui portait en naissant l'image d'une ancre sur la cuisse^[ii]. Telle que l'empreinte d'un fer brûlant, cette marque resta gravée dans sa famille, et passa comme un signe naturel de sa race à toute la suite de ses descendants.

IV. Trèves^[iii].

DEPUIS longtemps la Gaule guerrière réclame mes chants en faveur de *Treveri*, la ville impériale, qui, voisine du Rhin, semble au sein d'une paix profonde et repose en sûreté, parce qu'elle nourrit, habille et arme les forces de l'empire. Ses épaisses murailles. s'étendent sur le revers d'une colline. A ses pieds coule la Moselle, large et tranquille fleuve qui lui apporte les commerces lointains de toutes les contrées.

V. Milan.

A MILAN, tout est merveille : abondance de biens, maisons nombreuses, élégantes, hommes distingués par le génie, l'éloquence, et la douceur de leurs mœurs. Un double mur agrandit l'aspect de la ville, où s'élèvent, un cirque, les délices du peuple ; un théâtre fermé, où s'échelonnent d'immenses gradins ; puis des temples, le Palais et ses remparts, et l'opulent hôtel de Moneta, et le quartier célèbre sous le nom de Bains d'Hercule, et par-tout des péristyles ornés de statues de marbre, et des murailles entourées de fossés en forme de circonvallation. Tous ces ouvrages semblent, par

leurs vastes formes, rivaliser de magnificence, et ne sont point écrasés par le voisinage de Rome.

VI. Capoue.

JE ne tairai point Capoue, sa puissance maritime, son élégance, ses festins, ses délices, ses richesses, toutes ses vieilles gloires. Malgré les retours de l'inconstante fortune, elle eut confiance en sa prospérité, et ne sut point garder de mesure. Aujourd'hui l'esclave de Rome, elle était jadis sa rivale. Balançant toujours à observer ou à trahir sa foi, à mépriser le sénat ou à lui rendre hommage, elle osa espérer les curules pour ses auspices de Campanie, pour un consul tiré de son sein, et s'élever assez haut pour partager l'empire du monde. Bien plus, à la cité maîtresse de l'univers, à la mère du Latium, elle déclara la guerre : elle se fiait à ses généraux sans toge. Elle jura fidélité aux armes d'Annibal, et, bientôt déçue, elle passa, l'insensée ! sous le joug de cet ennemi, avec des airs de souveraine. Puis, entraînés à leur ruine par leurs vices communs, les Carthaginois se perdirent par la luxure, et la Campanie par le faste (jamais l'orgueil, hélas ! ne rencontre de solides fondements !) ; et cette ville, autrefois si puissante par sa force et par ses richesses, cette autre Rome, qui pouvait orner son cimier d'une aigrette rivale^[iv], la voilà reléguée au huitième rang, où encore elle se soutient à peine.

VII. Aquilée.

CE n'était point ici ta place : cependant un surcroît d'éclat récent te range la neuvième, Aquilée, parmi les villes célèbres. Colonie italienne, assise en face des montagnes d'Illyrie, on vante ton port et tes remparts ; mais ton plus beau titre de gloire, c'est d'avoir été choisie par Maximus^[v] en ses derniers jours pour être témoin de l'expiation tardive, après un lustre entier, des crimes de cet ancien goujat de nos armées^[vi]. Heureuse d'avoir pu contempler l'agréable spectacle d'un si grand triomphe, tu as vu punir par un guerrier de l'Ausonie ce bandit de la Bretagne^[vii].

VIII. Arles.

OUVRE, double Arélas, ouvre tes ports, aimable hôtesse, Arélas, petite Rome des Gaules^[viii],

voisine de Narbo Martius, et de Vienna qui doit sa puissance aux colons des Alpes. Le cours rapide du Rhône te divise en deux parts si égales, que le pont de bateaux qui réunit les deux rives forme une place au milieu de ton enceinte. Par ce fleuve, tu reçois le commerce du monde romain, et tu le transmets à d'autres, et tu enrichis les peuples et les cités que la Gaule^[ix], que l'Aquitaine enferme en son large sein.

IX. Mérida.

JE dois te chanter après ces villes, Emerita^[x] ; illustre cité des Ibères, qu'un fleuve arrose en courant à la mer, et devant laquelle toute l'Espagne abaisse ses faisceaux. Corduba^[xi] ne peut te disputer ton rang, ni Tarraco^[xii] avec sa puissante forteresse, ni Bracara^[xiii] si fière des trésors qu'elle puise au sein de l'océan.

X. Athènes.

IL est temps de chanter Athènes^[xiv], foncée par des enfants de son sol, et qui fut autrefois le sujet d'un débat entre Pallas et Cousus. La première elle vit naître l'olivier, symbole de la paix ; seule elle recueille toute la gloire de l'éloquence attique ; et de ses murs se répandirent, chez les peuples d'Ionie et de nom achéen, ces colonies grecques qui se dispersèrent au loin dans cent villes.

XI. Catane et Syracuse.

QUI pourrait oublier Catane et la quadruple Syracuse ? l'une célèbre par la piété de deux frères au milieu des flammes ; l'autre par les merveilles de sa fontaine et de son fleuve, qui, glissant tous deux sous les vagues salées de la mer Ionienne, se réunissent dans un lieu qu'ils préfèrent, et, joignant leurs flots doux encore, échangent les baisers de leurs eaux sans mélange^[xv].

XII. Toulouse.

JE ne laisserai jamais dans l'oubli Tolosa, ma nourrice.. Un rempart de briques l'enveloppe de ses vastes contours : à ses côtés coule le beau fleuve de la Garonne. Des peuples sans nombre répandent la vie dans cette cité, voisine des Pyrénées chargées de neige, et des Cévennes couvertes de pins, assise entre les villes de l'Aquitaine et les nations de l'Ibérie. Elle a donné

naissance à quatre villes, sans s'épuiser ou perdre un seul de ses habitants[xvi] ; les colonies qu'elle a créées, elle les embrasse toutes en son sein.

XIII. Narbonne.

JE ne tairai point ta gloire, Narbo Martius[xvii]. Sous ton nom, une province étendue au loin dans un immense royaume imposa les lois de son autorité à des peuplades nombreuses. Et la contrée où les Allobroges se mêlent aux Séquanes, et celles où les cimes alpestres arrêtent les limites de l'Italie, où les neiges des Pyrénées bornent l'Ibérie, où le Lemane donne naissance au cours impétueux du Rhône, où les Cévennes enferment et resserrent les champs de l'Aquitaine, jusqu'aux Tectosages qui portent l'antique nom de Volces[xviii] : tout cela fut Narbo. Tu arboras la première, dans les Gaules, le nom romain, et les faisceaux d'un proconsul du Latium. Qui rappellera tes ports, tes montagnes, tes lacs ? tes peuples divers, si différents de costume et de langage ? et ce temple antique de marbre de Paros, d'une si imposante magnificence, et que n'auraient méprisé autrefois, ni Tarquin, ni Catulus, ni enfin celui des Césars qui releva les combles dorés du Capitole ? C'est à toi que les mers de l'Orient et l'océan des Ibères versent leurs marchandises et leurs trésors ; c'est pour toi que voguent les flottes sur les eaux de la Libye et de la Sicile : et tous les vaisseaux chargés qui parcourent en tous sens les fleuves et les mers, tout ce qui navigue dans l'univers entier vient aborder à tes rives.

XIV. Bordeaux[xix].

DEPUIS longtemps je me reproche un impie silence, ô ma patrie ! Toi, célèbre par tes vins, tes fleuves, tes grands hommes, les mœurs et l'esprit de tes citoyens, et la noblesse de ton sénat, je ne t'ai point chantée des premières ! comme si, convaincu de la faiblesse d'une pauvre cité, j'hésitais à essayer un éloge non mérité ! Ce n'est point là le sujet de ma retenue : car je n'habite point les rives sauvages du Rhin, ou les sommets de l'Hémos et ses glaces arctiques. Burdigala est le lieu qui m'a vu naître : Burdigala où le ciel est clément et doux ; où le sol, que l'humidité féconde, prodigue ses largesses ; où sont les longs printemps, les rapides hivers, et les coteaux chargés de feuillage. Son fleuve qui bouillonne

imite le reflux des mers. L'enceinte carrée de ses murailles élève si haut ses tours superbes, que leurs sommets aériens percent les nues. On admire au dedans les rues qui se croisent, l'alignement des maisons, et la largeur des places fidèles à leur nom ; puis les portes qui répondent en droite ligne aux carrefours, et, au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des fontaines ; lorsque l'Océan, père des eaux, l'emplit du reflux de ses ondes, on voit la mer tout entière qui s'avance avec ses flottes.

Parlerai-je de cette fontaine couverte de marbre de Paros, et qui bouillonne comme l'Euripe ? Qu'elle est sombre en sa profondeur ! comme elle enfle ses vagues ! quels larges et rapides torrents elle roule par les douze embouchures ouvertes à son cours captif dans la margelle, et qui pour les nombreux besoins du peuple ne s'épuise jamais ! Tu aurais bien voulu, roi des Mèdes, rencontrer pour ton armée cette fontaine^[xx], quand les fleuves desséchés te firent faute ; et promener ses eaux par les villes étrangères, toi qui ne portais partout et toujours avec toi que l'eau du Choaspès^[xxi].

Salut, fontaine dont on ignore la source, fontaine sainte, bienfaisante, intarissable, cristalline, azurée, profonde, murmurante, limpide, ombragée. Salut, génie de la ville, qui nous verses un breuvage salubre, fontaine appelée *Divona* par les Celtes, et consacrée comme une divinité. L'Apone ne donne pas un plus sain breuvage, le Nemausus un cristal plus pur, le Timave et ses vagues marines une onde plus abondante.

Que ce dernier chant ferme le cercle des ailles célèbres. Si Rome brille à l'autre extrémité, que Burdigala fixe sa place à celle-ci, et partage ainsi le faite des honneurs. Burdigala est ma patrie ; mais Rome passe avant toutes les patries. Burdigala a mon amour, Rome a mon culte ; citoyen dans l'une, consul dans toutes les deux^[xxii], mon berceau est ici, et là ma chaise curule.

 **sur les douze Césars** **le jeu**
des sept sages 

[i] Rome, Constantinople, Antioche et Alexandrie. M. Villemain, dans ses Nouveaux Mélanges (*de l'Éloquence chrétienne dans le IVe siècle*), a tracé, d'après les orateurs chrétiens, un tableau éloquent et animé de d'aspect religieux, politique et littéraire de ces quatre villes à la même époque :

« Dans l'Asie se montre Antioche, avec ses églises et ses théâtres, ce mélange d'imagination et de mollesse qui favorise également les austérités et les plaisirs : c'est là que les disciples du culte nouveau ont reçu pour la première fois ce nom de chrétien, répandu, deux siècles après, sur tous les points du monde ; c'est là que Libanius, païen par amour d'Homère, ouvrait son école que suivit Chrysostome ; c'est là que Julien, devenu maître de l'empire, et toujours sophiste, écrivait des satires contre les chrétiens, ses sujets, Antioche est placée sur les bords du fleuve Oronte, dans une plaine enchanteresse que couronnent d'âpres sommets, oit sont épars quelques solitaires. Le christianisme a tout obtenu d'elle, excepté le sacrifice du cirque et du théâtre ; mais aucuns jeux sanglants n'attristent cette ville charmante. Les fêtes, les bals nocturnes, les réunions de science et de plaisir occupent ses paisibles habitants. Les divisions des sectes n'amènent aucun combat ; elles se raillent l'une l'autre sans se persécuter. Libanius écrit tranquillement le panégyrique de Julien après sa mort, et sur les ruines du polythéisme ; mais la foule se presse sur les pas du jeune et éloquent Chrysostome. Le sanctuaire retentit des applaudissements qu'excitent ses discours. On le suit dans les campagnes, aux portes de la ville ; de vastes toiles sont tendues dans les airs pour défendre de l'ardeur du soleil un nombreux auditoire enivré du charme de ses paroles.

« Telle est la vie des Grecs d'Asie, devenus sujets de Rome et chrétiens, sans avoir presque changé leurs mœurs, leurs usages et leur génie.

« Mais, ailleurs, dans les écrits d'Athanase, apparaît Alexandrie, aussi tumultueuse, aussi pleine d'orages, qu'Antioche est paisible : c'est l'entrepôt de tous les commerces, la patrie de toutes les sectes. Elle est habitée à la fois par les plus contemplatifs et les plus industriels de tous les hommes. Près de cet observatoire fondé par les Ptolémées, près de cette bibliothèque immense et qui s'accroît sans cesse, sont des ateliers

innombrables. Personne ne paraît oisif, excepté les philosophes. On est occupé tout le jour à tisser le lin, à fabriquer le papier, à soufflerie verre, à forger les métaux ; les aveugles mêmes travaillent. Dans cette foule d'habitants, d'étrangers, de voyageurs, il n'est aucune opinion, aucune secte, aucune singularité de mœurs ou de doctrine qui ne se cache impunément ; là, jamais la persécution n'atteignit le christianisme. Une population nombreuse et hardie fait trembler les gouverneurs romains. Nulle ville n'est à la fois plus studieuse et plus agitée ; les mœurs des habitants ont quelque chose de féroce, et leurs mains sont souvent sanglantes. On se dispute par les armes la possession d'un temple. On combat plus encore pour l'archevêché. Le crédit de cette dignité est grand sur l'esprit du peuple. Alexandrie, par son commerce, fournit de blé Rome et l'Italie ; et quand on veut perdre Athanase auprès de l'empereur, on l'accuse avec vraisemblance du projet d'affamer Rome, en suspendant par son pouvoir le départ des flottes d'Égypte.

« Constantinople, ses mœurs, son luxe, la cour impériale et ses vices paraissent mieux encore dans les orateurs du I^{er} siècle. C'est la métropole du monde et de la religion ; c'est là que brillent tour à tour sur le siège épiscopal Grégoire de Nazianze et Chrysostome ; mais en même temps c'est le centre où viennent aboutir les sectes inventées par l'esprit subtil d'Alexandrie et la philosophie de la Grèce ; c'est là qu'on vient les mettre à profit, en les produisant à la cour, et en tâchant d'y gagner quelque chambellan ou quelque eunuque du palais. Là donc se montrent dans toute leur nudité les misères de l'empire d'Orient, le despotisme capricieux des princes, les intrigues du palais, la corruption d'une grande ville faite trop vite, qui n'était ni grecque ni romaine, et semblait une colonie plutôt qu'une capitale. Mais Constantinople, par sa nouveauté même, n'avait rien dans ses monuments, dans ses fêtes, dans ses usages, qui rappelât l'ancien culte. Elle était de la même date que le triomphe du christianisme.

A Rome, au contraire, le christianisme n'avait qu'une demi-victoire. Les deux sociétés, les deux cultes, le passé et l'avenir, étaient en présence et en guerre. Les temples, les cirques, les théâtres, les rues mêmes de Rome, toutes pleines de monuments païens, entretenaient le zèle religieux

d'une partie des habitants. Plusieurs familles sénatoriales, surtout, tenaient encore à l'ancien culte, comme à la gloire de leurs aïeux. Le peuple remplissait les églises chrétiennes et les cimetières des martyrs. Les esclaves, les pauvres, adoptaient la loi nouvelle, où ils trouvaient des consolations et des secours ; déjà cependant on accusait les vices des prêtres, la pompe et le faste des évêques. Au milieu du ive siècle, le siège épiscopal de Rome fut disputé par un combat sanglant. Les païens voyaient avec joie ces honteux débats, et les opposaient ironiquement à la simplicité, à la modestie qu'ils se plaisaient à reconnaître dans quelques évêques des provinces d'Italie. Il est à remarquer que, pendant ce siècle, l'église de Rome ne produisit pas un seul grand écrivain, un seul grand orateur, comme ceux qui naissaient en Afrique, en Grèce, en Asie ; mais elle travaillait à s'étendre au loin : elle cherchait à dominer les églises d'Afrique, de Gaule et d'Ibérie. Elle visait au gouvernement des hommes plutôt qu'à la gloire de bien parler et de bien écrire ; elle tâchait de se rendre arbitre des querelles nombreuses excitées par l'esprit sophistique des Grecs ; elle offrait sa communion aux docteurs d'Orient persécutés pour des controverses, et les gagnait en leur donnant asile. Presque aucune secte ne se formait dans l'église de Rome. Son génie était, en cela, l'opposé du génie grec : il se tenait aux anciens formulaires, innovait peu, redoutait le changement comme une hérésie, et, sans égaler la gloire de l'église d'Orient, devait à la longue l'emporter sur elle par une sorte de prudence temporelle et de ténacité. Le génie grec, plus libre et plus hardi, et devenu, depuis les conquêtes d'Alexandre, plus oriental qu'européen, portait dans le christianisme les subtilités, les allégories. L'Égypte et l'Asie Mineure en étaient le théâtre ; mille sectes, mille opinions bizarres y naissaient de l'imagination superstitieuse des habitants. Les Romains, ou plutôt les peuples qui parlaient la langue latine, avaient quelque chose de moins savant, de moins ingénieux ; ils n'étaient que des théologiens grossiers auprès des Grecs d'Alexandrie ; mais ils étaient plus calmes et plus sobres dans leurs opinions. Ils se déliaient de la métaphysique subtile que les Orientaux mêlaient aux dogmes de la foi ; et ce schisme, cette répugnance mutuelle, qui, plusieurs siècles après, sépara les deux

églises, avait sa racine dans les premiers âges du prosélytisme chrétien. On devrait en retrouver aussi la trace dans les monuments oratoires des deux littératures ; mais le parallèle ne saurait être exactement suivi. Non seulement l'église orientale avait une incontestable supériorité d'imagination et d'éloquence ; mais parmi les écrivains de l'église latine, tous ceux qui brillèrent d'un grand éclat semblaient appartenir à l'Orient : les uns, en effet, avaient vécu dans la Syrie, dans l'Égypte, et respiré l'enthousiasme aux rives du Jourdain ; les autres, nés sous le climat brûlant de l'Afrique, étaient plus Orientaux que Latins ; la langue romaine se transformait dans leurs écrits, et prenait une sorte d'irrégularité sublime et barbare. »

[ii] Voir JUSTIN, liv. XV, ch. 4.

[iii] « Quand Ausone parle de Trèves, qui donne aux légions des vêtements et des armes, il dit vrai ; car il y avait à Trèves une manufacture d'armes, et, devant le rôle commercial que devaient jouer un jour les villes libres des Pays-Bas, Trèves était l'entrepôt des laines d'Angleterre. » (M. J.-J. AMPÈRE, *Hist. litt. de la France avant le XIIe siècle*, t. I, p. 252.)

[iv] Ce vers est assez obscur : j'ai suivi dans ma traduction le sens donné par Fleury. Wernsdorf, qui a inséré ces *Villes* d'Ausone dans ses *Poetæ minores* (t. IV, p. 507 et suiv. de l'éd. Lemaire), explique autrement ce vers. Il croit que la métaphore qu'il renferme est tirée de la forme conique d'une pyramide ou d'une colonne, symbole de la grandeur de Rome ou de Capoue : *Metaphoram potius suntptam putem, dit-il, a fastigio pyramidis vel columnæ, cui conum adjungit ipse noster*, Mosell. v. 312 ; *atque hac similitudine significat poeta Capuam potuisse imperii et potentiæ suæ fastigium ita extollere et exornare, ut pares utrique coni essent, Romæ et Capuæ.*

[v] Maxime, qui avait usurpé l'empire et fait tuer Gratien, en 383, fut lui-même tué par Théodose, en 388, à Aquilée, où il s'était réfugié, cinq ans juste et presque jour pour jour après le meurtre de Gratien.

[vi] Maxime avait été valet dans la maison de Théodose : *Ille quondam domus tuæ negligentissimus vernula, mensularumque servilium statarius lixa*, dit Pacatus (*Panegy.*, c. XXXI).

[vii] C'est en Bretagne que Maxime s'était fait proclamer empereur. — Voir, sur l'élévation et la chute de Maxime, TILLEMONT, *Hist. des Emp.*, t. V, p. 175 et 293.

[viii] « Ausone nomme Arles la petite Rome des Gaules, et célèbre son marché opulent qui recevait le commerce du monde : on voit qu'Arles, à cette époque, était double. La portion de la ville située sur la rive droite du Rhône n'existe plus. Le commerce d'Arles s'est déplacé au moyen âge ; il a remonté jusqu'à Beaucaire, comme Marseille a reconquis celui dont Narbonne l'avait dépossédée. » (M. J.-J. AMPÈRE, *Hist. litt. de la France avant le XIIe siècle*, t. I, p. 253). — Voir aussi sur Arles, la *Géogr. ancienne histor. et comparée des Gaules*, par M. Walckenaër, t. I, p. 279.

[ix] Scaliger et M. Ampère citent, à l'appui de ces vers d'Ausone, un rescrit de l'empereur Honorius, adressé en 418, c'est-à-dire vingt ou trente ans après la mort d'Ausone, au préfet des Gaules, et qui présente une magnifique idée de l'étendue et de la prospérité du commerce arlésien à cette époque. Je n'en citerai qu'un passage, avec la traduction qu'en a donnée M. Fauriel dans son *Histoire de la Gaule méridionale*, t. I, p. 149 :

Tanta est enim loci opportunitas, tanta est copia commerciorum, tanta illic frequentia commeantium, ut quidquid usquam nascitur, illic commodius distrahatur. Neque enim ulla provincia fructus sui facultate lætatur, ut non nisi hæc propria Arelatensis soli credatur esse fecunditas. Quidquid enim dives Oriens, quidquid odoratus Arabs, quidquid delicatus Assyrius, quod Africa fertilis, quod speciosa Hispania, quod fecunda Gallia, potest habere præclarum, ita illi exhibetur affatim, quasi sibi nascentur omnia, quæ ubique constat esse magnifica.....

« Telle est la commodité de cette ville, la richesse de son commerce, la multitude qui la fréquente, que, quelque part qu'une chose naisse, c'est là qu'il est avantageux de la transporter. Il n'y a point de

production spéciale dont une province s'estime heureuse, que l'on ne puisse croire le produit propre de cette province Arlésienne. Et, en effet, tout ce que le riche Orient, tout ce que l'Arabie parfumée, tout ce que la délicate Assyrie, la fertile Afrique, la belle Espagne et la forte Gaule ont de signalé, abonde tellement dans cette ville, que là semble naître tout ce qu'il y a de précieux ailleurs..... »

[x] Mérida.

[xi] Cordoue.

[xii] Tarragone.

[xiii] Braga

[xiv] « Athènes, dit M. Villemain, est encore, au IV^e siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monuments et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Elle est peuplée de ces enthousiastes du premier âge qui sont à la fois avides de science et de merveilleux, qui veulent tout pénétrer, tout comprendre, qui cherchent la vérité avec une inquiète candeur, et la défendent avec fanatisme. Cette jeunesse suit les mouvements de ses maîtres, s'associe à leurs combats, à leurs triomphes avec la même ardeur, la même agitation qui faisait autrefois tressaillir et palpiter la foule attentive à la course des chars. Bruyante et studieuse, elle remplit la ville d'Athènes de ses jeux pour célébrer la venue d'un nouveau disciple, et elle passe de longues heures aux leçons de l'Académie. Athènes est à la fois remplie d'églises chrétiennes et d'idoles. Le polythéisme s'y conserve, protégé par les arts. Les défenseurs futurs des deux cultes se trouvent confondus, sans le savoir, dans les mêmes écoles. Ces jeunes hommes, si graves et si doux, admirés de leurs camarades dont ils évitent les folies, ces deux inséparables, qui, parmi les séductions d'Athènes, ne con-naissent que le chemin de l'église chrétienne, et celui des écoles, c'est Grégoire de Nazianze et son ami : on les cite dans toute la Grèce ; ils excellent dans les lettres et l'éloquence profane. Près d'eux passe souvent, sans leur parler, un jeune homme, à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, laissant tomber les boucles de sa chevelure, le cou légèrement penché, la physionomie mobile

et dédaigneuse. Il porte le manteau philosophique ; mais la foule qui le suit annonce sa fortune on plutôt ses périls : c'est le frère de l'un des Césars, c'est Julien, qui, désarmant la jalouse haine de l'empereur Constance, est venu dans Athènes pour étudier les lettres dans leur sanctuaire. Il passe pour chrétien, et Constance lui a même fait prendre le titre de lecteur dans une église ; mais son amour d'Homère est l'espérance des Grecs encore attachés à l'ancien culte. On vante son génie, sa passion des sciences. On annonce de lui de grandes choses, que semblent justifier son rang, ses talents, sa jeunesse préservée par un merveilleux hasard des cruautés de Constance. »

[xv] Ces jolis vers rappellent ce passage si connu de Virgile : *Sic tibi, quum fluctus*, etc. (*Éclog.* X, v. 5), imité par Voltaire (*Henriade*, ch. IX)

*Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers ;*

et une charmante idylle de Moschus (la sixième), traduire récemment avec une grâce et une délicatesse exquise par M. Sainte-Beuve :

SUR ALPHEE ET ARÉTHUSE.

*Quittant Pise et ses jeux, Alphée au flot d'argent
Cherche, à travers les vers, Aréthuse en plongeant
;
Et dans son sein il porte à la Nymphé adorée
L'olivier des vainqueurs et la pondre sacrée.
Profond, pur, et chargé des amoureux cadeaux,
Il fend le flot amer, sans y mêler ses eaux ;
Et le grand flot dormant ne sent rien, et l'ignore,
Et l'a laissé passer. Ah ! c'est Amour encore,
Le mauvais ; le perfide et le rusé songeur,
C'est lui dont l'art secret fit du fleuve un plongeur
!*

[xvi] C'est-à-dire, d'après Adrien de Valois, que Toulouse se partagea en cinq quartiers, sans cesser d'être une seule et même ville.

[xvii] On ne sait trop d'où Narbonne a pris ce surnom de Martius. Fleury croit pouvoir assurer que ce nom lui a été donné par Q. Marcius Rex, sous le consulat duquel Narbonne reçut une colonie romaine, en l'an de Rome 633 ou 636,

d'après Velleius Paterculus, liv. I, ch. 15, et Eutrope, liv. IV.

[xviii] « On a prétendu qu'Ausone avait attribué Narbonne aux Tectosages. Le texte d'Ausone dit seulement que le pays dont Narbonne était la capitale s'étendait jusqu'au Rhône à l'est, et renfermait les Volcæ Tectosages à l'ouest. » (M. WALCKENAËR, *Géogr. anc. hist. et comp. des Gaules*, t. I, p. 191, note.)

[xix] « Ausone célèbre, avec une complaisance bien naturelle, sa ville de Bordeaux et son Aquitaine : Bordeaux, déjà célèbre par son vin, *insignem Baccho* ; l'Aquitaine, dont les mœurs étaient particulièrement élégantes et polies. L'Aquitaine était dès lors une terre oratoire ; elle l'a été jusqu'à nos jours, jusqu'à la Gironde. » (M. J.-J. AMPÈRE, *Hist. littéraire*, t. I, p. 253.)

[xx] Juvénal dit de même (*sat.* X, v. 176) :

..... *Credimus altos*
Defecisse amnes, epotaque flumina Medo
Prandente.

[xxi] On sait que les rois de Perse trouvaient si bonne l'eau du Choaspès, qu'ils en faisaient porter avec eux dans leurs expéditions.

[xxii] Les commentateurs ont torturé d'une manière ridicule le sens de ces vers. Grævius et Fleury font une transposition : *Consul in hac sum, civis in ambabus* ; car, disent-ils, Ausone ne pouvait être consul dans deux villes. D'autres, ne voulant rien changer au texte, ont prétendu qu'Ausone, consul à Rome, pouvait être duumvir, ou même, selon Du Cange, échevin à Bordeaux, ce que le poète exprimait par le seul mot de consul. Adrien de Valois a complètement réfuté toutes ces suppositions ; il explique ainsi ce passage :

« Les consulats, ou échevinages, ou mairies, n'ont été établis dans les villes de Gaule que plus de huit siècles après le temps d'Ausone. Ausone donc dit qu'il aime Bordeaux d'autant qu'il y est né, et qu'il en est citoyen ; mais qu'il honore et qu'il a en vénération Rome, parce qu'il y a pris, avec le nom de consul ordinaire, la selle curule et les autres marques consulaires, et qu'il y est entré en possession d'une dignité qui, durant son année, l'a rendu, non seulement à Rome, mais aussi à

Bordeaux et dans tout l'empire romain, la seconde personne de l'État. Car, qui était consul ordinaire, était nommé et reconnu consul par tout l'empire romain, et non seulement à Rome, mais dans toutes les villes et places de l'empire. Son nom servait de marque durant l'année de son consulat, non seulement à toutes les chartes et à tous les actes des particuliers, mais aux édits mêmes et aux lois des empereurs. C'est là le vrai sens des deux vers d'Ausone, ou il n'y en a point du tout. » (*Valesiana*, p. 23 l.)

 **sur les douze Césars** **le jeu**
des sept sages 

Perceval ou le Conte du graal
Chrétien de Troyes
vers 1180-1190

Il esgarde la vile tote,
pueplee de mout bele gent,
et les changes d'or et d'argent,
qui tuit sont covert de monioies,
et vit les places et les voies,
qui totes sont plainnes d'ovriers
qui feisoient divers mestiers,
si con li mestier sont divers.
Cil fet hiaumes et cil haubers
et cil lances et cil blazons,
cil lorains et cil esperons,
et cil lor espees forbissent.
Li un font dras et cil les tissent,
cil les paignent et cil les tondent ;
et li autre or et argent fondent,
cil font oevres bones et beles,
cil font henas, cil escueles
et oisiax ovrez a esmax,
eniax, ceintures et fermax.
Bien poïst an et dire et croire
qu'an la vile eüst tozjorz foire,
qui de tant d'avoir estoit plainne,
de cire, de poivre et de grainne
et de panes veires et grises
et de totes marchandises.

Texte original

Il regarde la ville toute
peuplée de moult bels gens
et les habits d'or et d'argent,
qui tous sont couverts de monnaies,
et vit les places et les voies,
qui toutes sont pleine d'ouvriers
qui faisaient divers métiers,
tellement les métiers sont divers.
Là on fait des heaumes et là bas des hauberts,
là des lances et là bas des blasons,
là des lorrains¹ et là bas des éperons,
et là encore épées fourbissent,
les uns font draps et d'autres les tissent,
ici on les peigne et là bas les tondent ;
et ici autre or et argent fondent,
là font œuvres bonnes et belles,
là font hanaps, là bas écuelles
et œuvrez des oiseaux en émaux,
eniax², ceintures et fermoirs.
Bien peut on et dire et croire
qu'en la ville eut toujours foire,
qui de tant d'avoir été pleine,
de cire, de poivre et de graine
et de panes vertes et grises
et de toutes marchandises.

¹ : Plastron de protection ne cuir et métal

² : Pas trouvé de terme actuel, c'est un nom au pluriel

Traduction approximative : Jean-François Martine

Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome
Joachim DU BELLAY
Recueil : "Les antiquités de Rome", 1558

Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

Vois quel orgueil, quelle ruine : et comme
Celle qui mit le monde sous ses lois,
Pour dompter tout, se dompta quelquefois,
Et devint proie au temps, qui tout consomme.

Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tibre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome. Ô mondaine inconstance !
Ce qui est ferme, est par le temps détruit,
Et ce qui fuit, au temps fait résistance.

**Écrits philosophiques et religieux
entre 1640 et 1660
Blaise Pascal**

Il suffit de dire à des esprits clairs en cette matière que deux néants d'étendue ne peuvent pas faire une étendue.
Mais parce qu'il y en a qui prétendent s'échapper à cette lumière par cette merveilleuse réponse, que deux néants d'étendue peuvent aussi bien faire une étendue que deux unités dont aucune n'est nombre font un nombre par leur assemblage;
il faut leur repartir qu'ils pourraient opposer, de la même sorte, que vingt mille hommes font une armée, quoique aucun d'eux ne soit armée; que mille maisons font une ville, quoique aucune ne soit ville;
ou que les parties font le tout, quoique aucune ne soit le tout, ou, pour demeurer dans la comparaison des nombres, que deux binaires font le quaternaire, et dix dizaines une centaine, quoique aucun ne le soit.

Mais ce n'est pas avoir l'esprit juste que de confondre par des comparaisons si inégales la nature immuable des choses avec leurs noms libres et volontaires, et dépendant du caprice des hommes qui les ont composés.
Car il est clair que pour faciliter les discours on a donné le nom d'armée à vingt mille hommes, celui de ville, plusieurs maisons, celui de dizaines à dix unités;
et que de cette liberté naissent les noms d'unité, binaire, quaternaire, dizaine, centaine, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique, en suite de ces noms, le binaire ne soit pas quaternaire ni une maison une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison.

Mais encore, quoiqu'une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville; il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant.

(court extrait)

*La rareté du thème de la ville dans les poésies des XVII^e et XVIII^e s. est notable.
Ici, la référence citadine n'est qu'utilisée dans un but d'exemple logique.
Jean-François Martine*



Les embarras de Paris

Nicolas Boileau

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront des cris aigus frappé le voisinage
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine ;
Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison ;
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;

Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage ;
Là, je trouve une croix de funeste présage,
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de boeufs ;
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croit ferment les défilés,
Et partout les passants, enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse,
Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.

J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
Bientôt quatre bandits lui serrent les côtés :
La bourse ! ... Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil ;
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre et percent mon volet ;
J'entends crier partout: Au meurtre ! On m'assassine !
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine !
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi ;
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne ;
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers ;

Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis et comme il plaît à Dieu.

(Satire VI)

Nicolas Boileau, *Satires*

Poème publié sur poetica.fr

Les Fleurs du Mal,
Spleen et idéal
1861 Charles Beaudelaire

LXXV – SPLEEN

Pluviôse, irrité contre la ville entière,
De son urne à grands flots verse un froid ténébreux
Aux pâles habitants du voisin cimetière
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.
Mon chat sur le carreau cherchant une litière
Agite sans repos son corps maigre et galeux;
L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière
Avec la triste voix d'un fantôme frileux.
Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée
Accompagne en fausset la pendule enrhumée
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,
Héritage fatal d'une vieille hydropique,
Le beau valet de cœur et la dame de pique
Caudent sinistrement de leurs amours défunts.

Il pleure dans mon cœur
Extrait du recueil ""Romances sans paroles", 1874
Paul Verlaine

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !



La Ville

Emile Verhaeren

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes, Là-bas, avec tous ses étages
Et ses grands escaliers et leurs voyages
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,
Comme d'un rêve, elle s'exhume.
Là-bas,
Ce sont des ponts tressés en fer
Jetés, par bonds, à travers l'air;
Ce sont des blocs et des colonnes
Que dominant des faces de gorgones;
Ce sont des tours sur des faubourgs,
Ce sont des toits et des pignons,
En vols pliés, sur les maisons;
C'est la ville tentaculaire,
Debout,
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges
Qui bougent
Sur des poteaux et des grands mâts,
Même à midi, brûlent encor
Comme des œufs monstrueux d'or,
Le soleil clair ne se voit pas:
Bouche qu'il est de lumière, fermée
Par le charbon et la fumée,

Un fleuve de naphte et de poix
Bat les môles de pierre et les pontons de bois;
Les sifflets crus des navires qui passent
Hurlent la peur dans le brouillard:
Un fanal vert est leur regard
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux entrechocs de leurs fourgons,
Des tombereaux grincent comme des gonds,
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu;

Des ponts s'ouvrant par le milieu,
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,
Immensément, par à travers
Les toits, les corniches et les murailles,
Face à face, comme en bataille.

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,
Roulent les trains, vole l'effort,
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.
Les rails ramifiés rampent sous terre
En des tunnels et des cratères
Pour reparaître en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.
C'est la ville tentaculaire.

La rue – et ses remous comme des câbles
Noués autour des monuments –
Fuit et revient en longs enlacements;
Et ses foules inextricables
Les mains folles, les pas fiévreux,
La haine aux yeux,
Happent des dents le temps qui les devance.
A l'aube, au soir, la nuit,
Dans le tumulte et la querelle, ou dans l'ennui,
Elles jettent vers le hasard l'âpre semence
De leur labeur que l'heure emporte.
Et les comptoirs mornes et noirs
Et les bureaux louches et faux
Et les banques battent des portes
Aux coups de vent de leur démente.

Dehors, une lumière ouatée,
Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,
De réverbère en réverbère se recule.
La vie, avec des flots d'alcool est fermentée.

Les bars ouvrent sur les trottoirs
Leurs tabernacles de miroirs
Où se mirent l'ivresse et la bataille;
Une aveugle s'appuie à la muraille
Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou;
La débauche et la faim s'accouplent en leur trou
Et le choc noir des détresses charnelles
Danse et bondit à mort dans les ruelles.

Et coup sur coup, le rut grandit encore
Et la rage devient tempête:
On s'écrase sans plus se voir, en quête
Du plaisir d'or et de phosphore;
Des femmes s'avancent, pâles idoles,
Avec, en leurs cheveux, les sexuels symboles.
L'atmosphère fuligineuse et rousse
Parfois loin du soleil recule et se retrousse
Et c'est alors comme un grand cri jeté
Du tumulte total vers la clarté:
Places, hôtels, maisons, marchés,
Ronflent et s'enflamment si fort de violence
Que les mourants cherchent en vain le moment de silence
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.
Telle, le jour – pourtant, lorsque les soirs
Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,
La ville au loin s'étale et domine la plaine
Comme un nocturne et colossal espoir;
Elle surgit: désir, splendeur, hantise;
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,
Ses rails sont des chemins audacieux
Vers le bonheur fallacieux
Que la fortune et la force accompagnent;
Ses murs se dessinent pareils à une armée
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Emile Verhaeren, *Campagnes hallucinées*

Poème publié sur poetica.fr

La Ville
in Contrée, 1944
Robert Desnos. (1900-1945)

Se heurter à la foule et courir par les rues,
Saisi en plein soleil par l'angoisse et la peur,
Pressentir le danger, la mort et le malheur,
Brouiller sa piste et fuir une ombre inaperçue,

C'est le sort de celui qui, rêvant en chemin,
S'égare dans son rêve et se mêle aux fantômes,
Se glisse en leur manteau, prend leur place au royaume
Où la matière cède aux caresses des mains.

Tout ce monde est sorti du creux de sa cervelle.
Il l'entoure, il le masque, il le trompe, il l'étreint,
Il lui faut s'arrêter, laisser passer le train
Des créatures nées dans un corps qui chancelle.

Nausée de souvenirs, regrets des soleils veufs,
Résurgence de source, écho d'un chant de brume,
Vous n'êtes que scories et vous n'êtes qu'écume.
Je voudrais naître chaque jour sous un ciel neuf.

Les clefs de la ville
Jacques Prévert, *Histoires* (1946)

Les clefs de la ville
Sont tachées de sang
L'Amiral et les rats ont quitté le navire
Depuis longtemps
Sœur Anne ma sœur Anne
Ne vois-tu rien venir
Je vois dans la misère le pied nu d'un enfant
Et le cœur de l'été
Déjà serré entre les glaces de l'hiver
Je vois dans la poussière des ruines de la guerre
Des chevaliers d'industrie lourde
À cheval sur des officiers de cavalerie légère
Qui paradent sous l'arc
Dans une musique de cirque
Et des maîtres de forges
Des maîtres de ballet
Dirigeant un quadrille immobile et glacé
Où de pauvres familles
Debout devant le buffet
Regardent sans rien dire leurs frères libérés
Leurs frères libérés
À nouveau menacés
Par un vieux monde sénile exemplaire et taré
Et je te vois Marianne
Ma pauvre petite sœur
Pendue encore une fois
Dans le cabinet noir de l'histoire
Cravatée de la Légion d'Honneur
Et je vois
Barbe bleue blanc rouge
Impassible et souriant
Remettant les clefs de la ville
Les clefs tachées de sang
Aux grands serviteurs de l'Ordre
L'ordre des grandes puissances d'argent.

Nous habitons une ville
Extrait de Mer Ouverte, Ed. Caractères, 1973
Hamid Tibouchi, Algérie

Nous habitons une ville gardée
les rues gardées les écoles
gardées les w.c gardés le bordel
gardé les musées gardés par des
gorilles aux lèvres retroussées
dans chacune des impasses
nombreuses est posté un vieux bouledogue
dans chaque arbre chaque revers de vent
derrière chaque porte d'entrée chaque porte
de sortie est placé un regard qui dévisage
déshabille lit dans les gestes les cœurs
inscrit dans sa rétine les hors-la-loi
nous n'irons plus dans les jardins publics
sur les plages piétinées
nous irions peut-être au port
s'il y avait encore des paquebots
alors nous n'irons plus nulle part
même les portes de secours vois-tu sont gardées.

Ville

Tahar Ben Jelloun.
Paris 11 novembre 2005.

Il ne suffit pas d'un tas de maisons pour faire une ville
Il faut des visages et des cerises
Des hirondelles bleues et des danseuses frêles
Un écran et des images qui racontent des histoires

Il n'est de ruines qu'un ciel mâché par des nuages
Une avenue et des aigles peints sur des arbres
Des pierres et des statues qui traquent la lumière
Et un cirque qui perd ses musiciens

Des orfèvres retiennent le printemps dans des mains en cristal
Sur le sol des empreintes d'un temps sans cruauté
Une nappe et des syllabes déposées par le jus d'une grenade
C'est le soleil qui s'ennuie et des hommes qui boivent

Une ville est une énigme leurrée par les miroirs
Des jardins de papier et des sources d'eau sans âme
Seules les femmes romantiques le savent
Elles s'habillent de lumière et de songe

Métallique et hautaine,
La ville secoue sa mémoire
En tombent des livres et des sarcasmes, des rumeurs et des rires
Et nous la traversons comme si nous étions éternels.

poetica

Brave New World

Villebramar

Dis-moi le Monde de demain

un monde où les robots aimeront d'amour,
pendant que murmure la ville de ses rues ensoleillées
de néons
de néants.

Les robots aimeront.
Et nous ?

Dis-moi
les amours de demain entre hommes et machines femelles,
les paradis artificiels pour oublier le Temps où l'Amour se faisait à deux.

Cependant murmure et respandit la ville de ses rues ensoleillées
de ses néons.
De ses néants.

Dis-moi les levers matinaux quand le métro se réveille,
s'endorment les premiers voyageurs à la station de Clichy-sous-Bois
et la ville murmure encore,
murmure encore et respandit de ses néons
de ses néants.

Quel monde me prépares-tu ce matin, quel monde, quels jours quelles nuits à venir
pour les amants d'un soir, les aventures sans retour
dis-moi

Brave New World !

Si demain aimerons encore et si la ville qui ce soir murmure
toujours respandira de ses néons, de ses néants,
jour après jour.

Dis-moi, qui es-tu Brave New World, j'ai cherché dans google bilingue et j'ai su
l'ordinateur m'ayant répondu d'un sourire :

brave new world, le meilleur des mondes

cependant,
cependant, toutes les rues de ma ville murmurent et resplendissent de leurs néons
de leurs néants

Brave New World, Le Meilleur des Mondes

Villebramar, *Poèmes pour un autre temps*, 2016

Poème publié sur poetica.fr



Beyrouth

Kamal Zerdoumi

Que pouvez-vous
mânes de nos ancêtres
Phéniciens inventeurs
de l'alphabet ?
Un cratère
de quarante-trois mètres
réponse des explosions
à votre apport
à l'humanité
et une ville en proie
à la dévastation
Libanais, Libanais,
peuple dont la culture
depuis longtemps
s'est éprise
patrie de Gibran et d'Adonis
qu'arbitrairement
l'on martyrise
Beyrouth ancienne capitale
de la joie d'exister
maintes fois meurtrie et pourtant
toujours debout
à présent frappée à mort
par des puissances
qui transforment
l'or de vivre
en funèbre boue

Kamal Zerdoumi, 2020

Poème publié sur poetica.fr